

LES GRACIÉES

1

KIRAN MILLWOOD HARGRAVE

LES GRACIÉES

Volume 1

Roman traduit de l'anglais
(Royaume-Uni)
par Sarah Tardy



VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

Titre original: *The Mercies*

© 2020 by Kiran Millwood Hargrave

All rights reserved including the rights of reproduction in whole or in part in any form.

Traduction française:

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2020.

Illustration des pages intérieures:

© Tom de Freston 2020.

Design et réalisation des cartes:

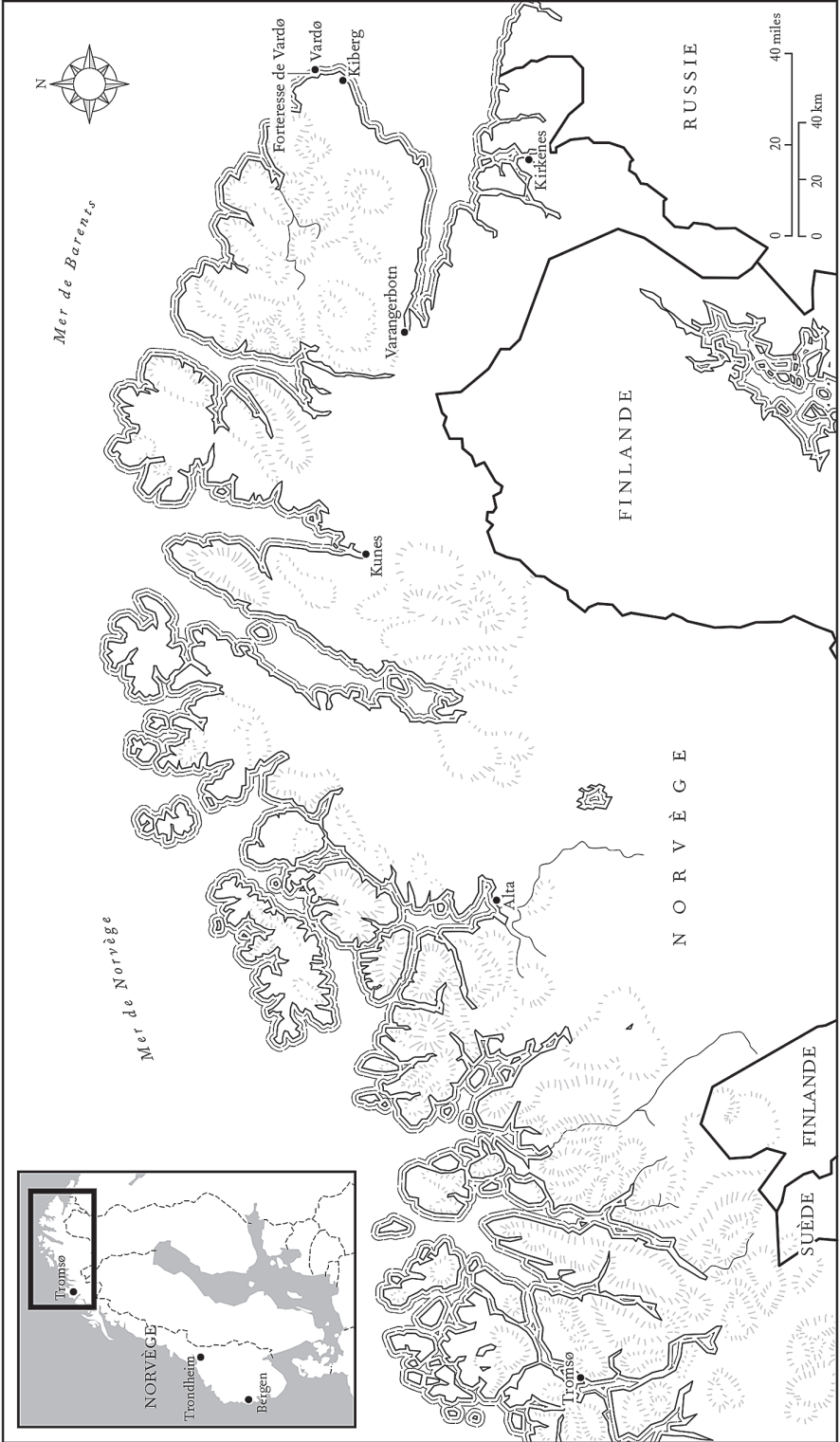
© Global Blended Learning.

© 2021, Voir de Près pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-313-1

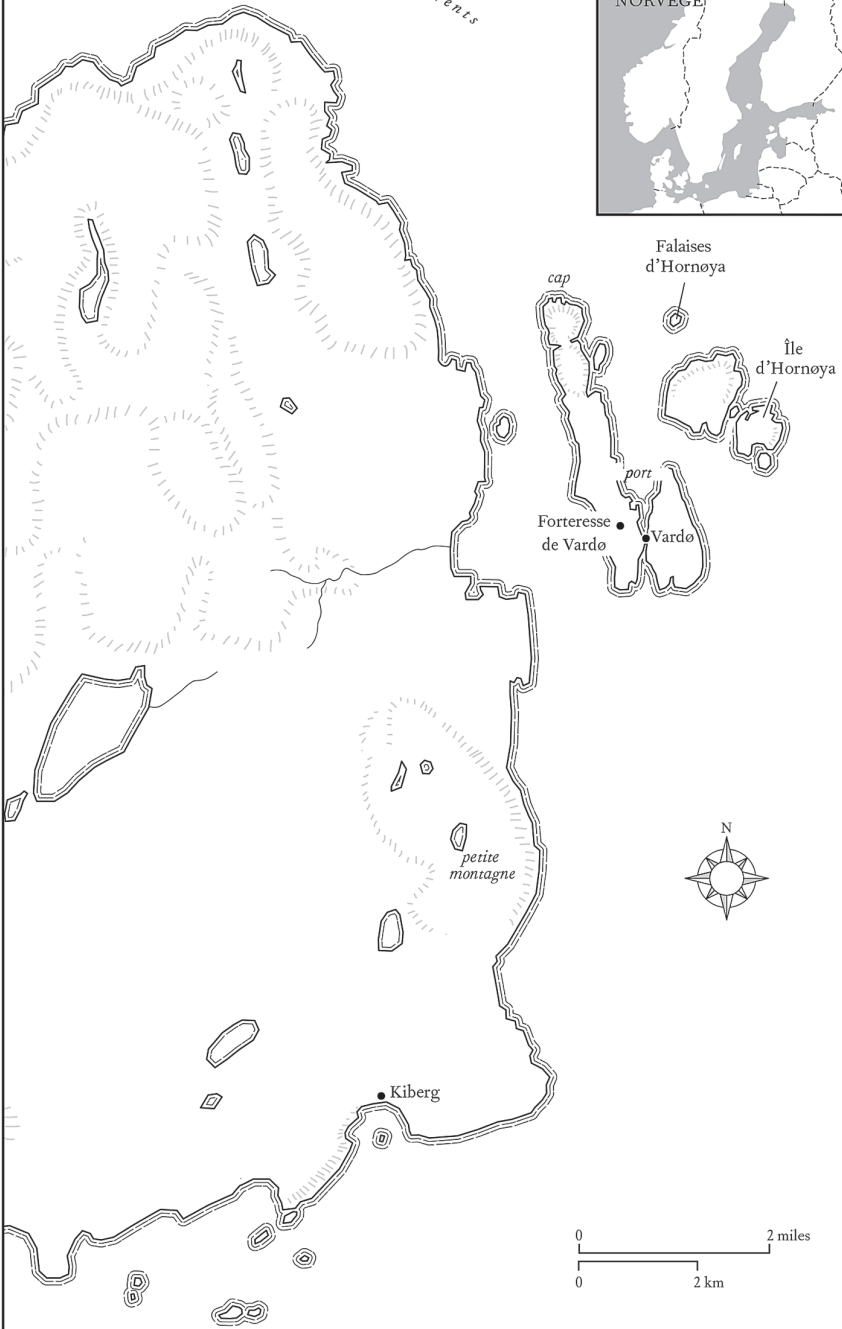
VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*À ma mère, Andrea,
et à toutes les femmes
qui m'ont élevée*



VARDØ, COMTÉ DE FINNMARK. 1617

Mer de Barents

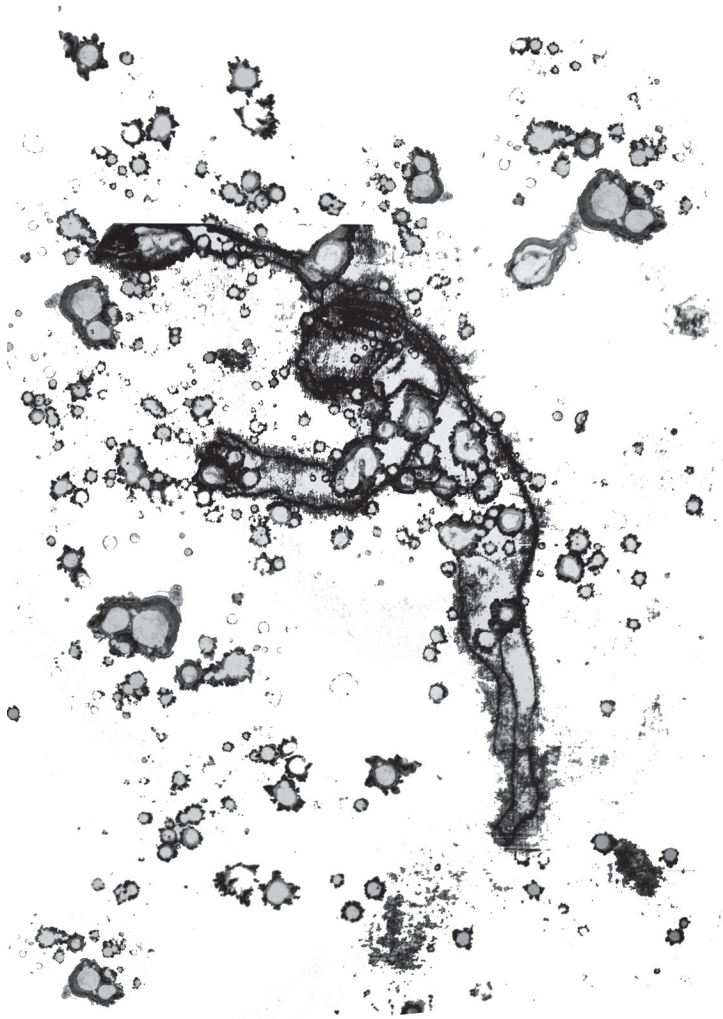


PAR ORDRE DU ROI

Tout sorcier ou homme de foi qui aura renoncé à Dieu et sa parole sacrée, et à sa christianité, et qui se vouera au diable devra être jeté au feu et brûlé.

Extrait du *Décret sur la sorcellerie (Trolddom) au Danemark-Norvège de 1617, entré en vigueur dans le comté de Finnmark en 1620*

LA TEMPÊTE



Vardø, comté de Finnmark
Nord-est de la Norvège
1617

La veille, Maren avait rêvé qu'une baleine s'était échouée sur les rochers en face de chez elle.

Elle descendait la falaise, marchait jusqu'à elle et, œil contre œil, enroulait ses bras autour de cette grande masse nauséabonde. Elle ne pouvait rien faire d'autre pour elle.

Les hommes accouraient sur les rochers noirs, sombre procession d'insectes vifs munis de lames et de faux luisantes. La baleine n'était pas encore morte que la chaîne humaine avait déjà commencé et la découpe avec elle, la baleine se débattant et eux, visages fermés, déployés sur son corps comme un filet sur un banc de poissons. Les bras de Maren étaient raides et tendus – car elle s'accrochait ferme, en les ouvrant tout grands – depuis si longtemps qu'elle

n'aurait su dire si son étreinte était perçue comme un réconfort ou une menace, mais elle s'en moquait désormais, immobile, œil contre œil, sans ciller. La baleine finissait par s'immobiliser, sa respiration faiblissant à mesure qu'ils hachaient, sciaient. Maren avait senti l'odeur de la graisse brûlant dans les lampes avant même que le corps ne se fige, bien avant que le brillant de l'œil collé contre le sien ne devienne terne.

Elle s'enfonçait au milieu des rochers, jusqu'au fond de la mer. Le ciel au-dessus d'elle était noir, un ciel sans lune criblé d'étoiles. Elle se noyait. Elle s'était réveillée en aspirant une grande bouffée d'air, les narines et la gorge encore piquantes de fumée. Le goût de la graisse animale imprégnait sa langue, un goût persistant, impossible à effacer.

1.

La tempête arrive en un claquement de doigts. C'est ainsi qu'ils en parleront, des mois, des années après, quand cela aura cessé de n'être qu'une douleur derrière les yeux et une boule dans la gorge. Quand ils pourront enfin raconter. Mais même à ce moment-là, les mots ne diront pas comment les choses se sont réellement passées. Car les mots ne sont pas toujours fiables : ils donnent forme trop facilement, trop superficiellement. Et ce que Maren avait vu ne renfermait aucune légèreté, aucune grâce.

Cet après-midi-là, leur meilleure voile est étalée comme un plaid sur ses genoux, Mamma et Diinna en tiennent chacune un coin. Leurs doigts plus petits, plus délicats, piquent des points plus petits, plus délicats dans le tissu déchiré par le vent, tandis qu'elle-même rapièce les parties trouées par les cordes du mât.

Près du feu sèche un fagot de bruyère blanche que son frère Erik a coupé sur la petite montagne, sur le continent. Demain, après, Mamma lui en donnera trois poignées pour son oreiller. Maren séparera les branches, les enfouira dans sa taie avec la terre et tout le reste, presque écoeurée par l'entêtant parfum de miel après des mois passés à ne sentir que l'âcre odeur du sommeil et celle de ses cheveux sales. Elle mordra cet oreiller et hurlera jusqu'à ce que ses poumons sifflent à cause des effluves sucrés et piquants.

Quelque chose attire son regard vers la fenêtre. Est-ce un oiseau, corps noir sur fond noir, est-ce un bruit ? Elle se lève pour s'étirer et contempler la baie, cette ligne grise monotone qui précède le large. Les crêtes des vagues scintillent comme des bris de verre. Les bateaux bercés mollement semblent suspendus par leurs deux petites lumières, une à la proue, une à la poupe, à peine visibles.

Elle pense à Pappa et Erik, croit pouvoir

distinguer leur bateau et leur voile, leur deuxième meilleure voile tendue sur le mât, et les coups de rames qu'ils donnent par saccades, leur dos tourné vers l'horizon derrière lequel rôde ce soleil qui restera encore caché un mois, puis un autre. Eux doivent voir les lueurs immobiles qui brillent derrière les fenêtres sans rideaux des maisons de Vardø, perdues au milieu d'une mer de terre. Ils ont déjà dépassé l'île d'Hornøya, ont presque atteint l'endroit où le banc de poissons a été repéré plus tôt, avant qu'une baleine ne les arrête en pleine action.

« Les poissons ne seront plus là », avait dit Pappa. Mamma a grand-peur des baleines. « Même avec les bras d'Erik, elle aura déjà tout englouti le temps que nous arrivions là-bas. »

Erik avait simplement répondu en baisant la tête pour que Mamma l'embrasse et que sa femme Diinna presse son pouce contre son front pour tirer le fil imaginaire qui, comme disent les Samis, ramène les